

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Stéphane D'Amour, Carl Bessette, Louise Warren

Sébastien Dulude

Number 147, Fall 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67360ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dulude, S. (2012). Review of [Stéphane D'Amour, Carl Bessette, Louise Warren]. *Lettres québécoises*, (147), 40–41.



STÉPHANE D'AMOUR

Dans mes paysages

Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Poésie », 2012, 70 p., 14,95 \$.

Point, ligne, plan

C'est avec une sensibilité extrême aux formes de la nature que les poèmes de Stéphane D'Amour se cristallisent, eux-mêmes déployés selon un schéma formel bien établi mais jamais étouffant.

Si les poèmes, au fil du recueil, traversent la nature, c'est que le regard de l'auteur y emprunte des voies qui apparaissent dessinées d'avance, destinées au poème : « la page traverse les arbres / comme un glacier imaginaire laissant / ses poèmes dans le jardin précambrien » (p. 62). Au sein de ces paysages tranquilles, les formes picturales fondamentales sont omniprésentes — « scalène ou isocèle la poussée du vent voilée » (p. 28) — et magnifiquement rendues par des poèmes rythmés et sonores qui s'approchent du haïku, sous le mode minimaliste du détail éblouissant, du miracle inouï.

Trois lieux sont révélés progressivement et visités tour à tour : le parc Molson, Berthier-sur-Mer et Val-David. Une attention minutieuse a été apportée à la structure de la séquence des lieux-poèmes ; une fois les trois lieux introduits, ceux-ci se succèdent à raison de trois poèmes par page dans un ordre régulier qui subit, à intervalles fixes, une discrète inversion des poèmes de Berthier-sur-Mer et de Val-David entre tête et bas de page, maintenant les poèmes du parc Molson en position centrale.

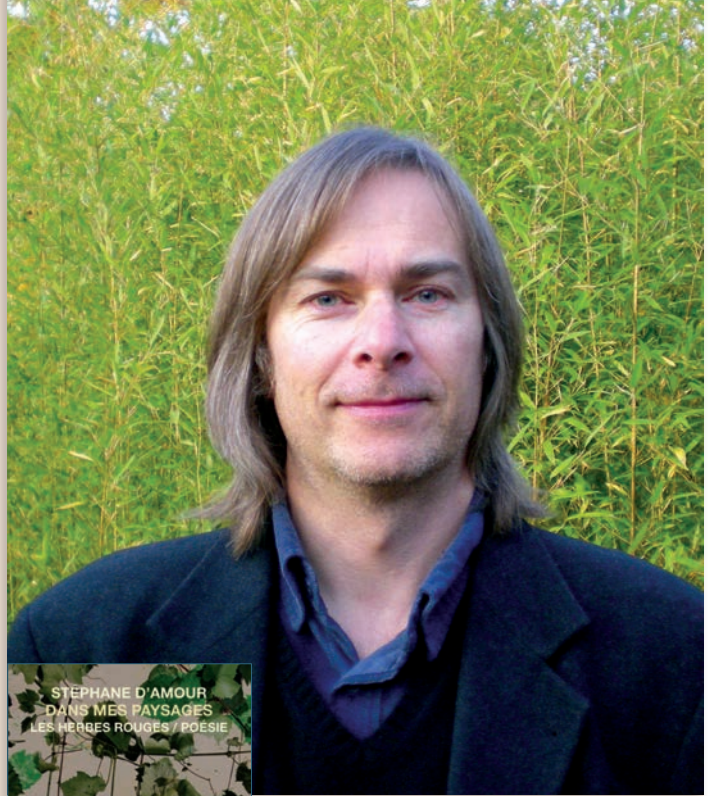
Le rythme des images

Cette alternance rigoureuse, toujours fluide, est aux sources du rythme généré par le recueil, qui se joue sur trois temps, à la manière incontournable d'une valse. Mais au-delà de cette charpente mathématique, la structure du recueil met en évidence une verticalité qui parcourt l'œuvre et qui supporte nombre de rapports entre ciel et sol, amont et aval, lumière et ombres, ainsi que maintes évocations de pentes, angles, bordures et autres formes simples offertes au regard. Dans cette perspective sans cesse retournée du haut et du bas, certains poèmes en viennent à mimer la réalité qu'ils dévoilent :

*ciel de montagne
aiguilles
roc
(p. 41)*

*trope du roc
sa coulée minérale riveraine
qu'a grattée le glacier jusqu'à l'eau
(p. 53)*

Typographiquement, le rythme s'appuie également sur l'oscillation entre les couples de tercets (Val-David et Berthier-sur-Mer) et les quatrains (parc Molson). Ces derniers, plus symétriques, duels, agissent comme axes centraux sur la page et sont parfois le théâtre de jeux visuels qui se construisent par des effets d'enjambement et de syncope. Et si les tercets sont bien campés dans leurs paysages respectifs (la montagne et la géologie des Laurentides, le fleuve et l'île devant Berthier-sur-Mer), les poèmes montréalais insistent moins sur la géo-



STÉPHANE D'AMOUR

On sera happé
page après page
par la forme et la beauté
des images.

graphie que sur la temporalité qui s'y déroule : saisons, heures, passants qui traversent. Souvent eux-mêmes matière en mouvement, plusieurs quatrains possèdent un rythme visuel qui rend l'expérience du regard vivante et inscrite tant dans la durée que dans l'espace :

*voici bleue bleue bleue bleue mauve
bleue bleue bleue mauve mauve
bleue bleue mauve mauve mauve
bleue mauve mauve mauve mauve l'heure
(p. 15)*

Une subjectivité immergée

Ce mouvement est porté par un vocabulaire riche et sonore, si recherché par moments que l'usage du dictionnaire serait requis, mais en interromprait toute la musique. J'admets sans gêne n'avoir pas cherché la définition des mots *obombré*, *exonde*, *ubac*, *estran*, *jusant* et autres qui sont apparus à ma lecture comme autant de sons tirés d'une partition limpide.

D'Amour offre une poésie dont les mots s'aventurent autant vers le signifié des images que du côté du signifiant sonore et visuel. Mots, sons et images occupent véritablement tout l'espace du recueil, tandis que celui-ci est parcouru par une subjectivité discrète, où le *je* ne fait souvent que passer, voire flotter : « je m'espace » (p. 24), « me traversent » (p. 25), « je remonte » (p. 41). On sera happé page après page par la forme et la beauté des images, qui sont certes captées, mais nullement empêchées dans leur mouvement et devant lesquelles on ne peut que rester silencieux et admiratif. On a l'impression de sortir plus vivant de la lecture de ces poèmes au cœur desquels sont admirablement fusionnées formes picturales et musique, qui n'est autre que la combinaison infinie des sons et du temps.



CARL BESSETTE

Comme faux

Montréal, L'Écrou, 2012, 90 p., 10 \$.

Franc-parler

On a affaire avec Carl Bessette, cofondateur des Éditions de l'Écrou, à un poète qui assume sa voix parmi celles des « nouveaux poètes d'Amérique » à qui sont dédiés les poèmes de son premier recueil.

Comme faux se pose d'emblée comme un problème énonciatif entre la possibilité du mensonge annoncée par le titre et la vertu, le *comme il faut* oralisé de la sincérité du soi, « là, où tout est, au fond, comme il faut » (4^e de couverture). De fait, tout le paratexte du recueil signale ces deux directions antagonistes : si les poèmes se présentent comme dévoués à l'autre et rôdant « sur les avenues de la vertu » (4^e de couverture), la photographie du poète le présente en garçon boucher crotté dans une ruelle peu invitante, tandis que la couverture de l'ouvrage montre la façade d'un édifice inachevé, sorte de décor de cinéma factice.



À l'intérieur du recueil, le ton est à l'ironie dès l'intitulé de la première section, « Accotement Sweet Accotement », mais à la contrition dans le premier poème : « pardonnez-moi / à ceux que j'aime / c'est de vous / dont j'exigerai le plus » (p. 17). Exigeant, Bessette le sera dans ses poèmes qui ne ménagent pas les jugements sévères et les railleries. Le poète s'attribuera le *défaut* de ressembler à ses congénères — ces derniers lui apparaissant incapables de s'apercevoir de leur propre « avarie » (p. 70) — et, tout en réaffirmant constamment sa droiture et sa légitimité, s'offre en pâture : « vas-y / arrache-toi un bout / paraît / que je goûte bon » (p. 42). L'objectif : une rencontre.

Pari risqué

Oscillant entre la fatigue et l'obstination, les textes bousculent le lecteur qui hésitera entre les nombreuses pointes qui le visent et l'abnégation morale du poète dans sa visée de le rejoindre et de cultiver l'amour. Dans une langue parfois empesée (« apaisement de la route amie pour moi / où retour semble-t-il à jamais si facilement », p. 18), c'est à une curieuse rhétorique de la contre-sédution que s'applique Bessette :

*pourquoi séduire avec les lettres
si on repousse avec les gestes*

qu'on ne fait pas. (p. 84)

Or, le poète fait le geste d'écrire et il aura ainsi choisi de nous malmenner pour entrer en dialogue. C'est par le contact, dans tout ce qu'il a de physique, que l'auteur tente de provoquer la rencontre, affirmant du même souffle que les arguments de tête sont mal perçus, autre jugement que le lecteur doit essayer.

Il s'agira donc de savoir démêler, à travers les moqueries et une bonne dose de badinage, la part de sincérité de l'œuvre de la sévérité du regard qui est posé sur l'autre. Dans cet exercice de communication, le poète nous parle-t-il comme il faut ou comme faux ? Est-il possible de rejoindre l'autre en parlant faux ? Ne court-on pas le risque, dans une

telle démarche, d'en accuser l'ambiguïté inhérente, de laisser le lecteur perplexe vis-à-vis du propos, mal à l'aise de ne pas savoir si on se joue de lui ? Au lecteur de voir s'il décèle dans cette attaque de franc-parler un véritable franc-jeu.



LOUISE WARREN

Anthologie du présent

Montréal, du Passage, coll. « Poésie », 2012, 240 p., 29,95 \$.

La poésie maintenant

Ajout important au catalogue des Éditions du Passage, Louise Warren propose un long recueil d'une écriture attentive, avec l'espoir de « [l]aisser aux autres la sensation qu'ils ont entendu notre voix en fermant le livre » (p. 39).

On connaît bien un certain penchant de la poésie à parler d'elle-même, à centrer l'attention sur le fait qu'elle se produit sous nos yeux. Il faut cependant distinguer le poème qui coïncide avec le moment même de sa naissance — instant poétique — du poème sur le poème, un angle qui m'apparaît usé, difficile à renouveler. Avec bonheur, Louise Warren privilégie la première de ces deux approches, permettant aux poèmes d'être dans leur présent, sans en devenir le seul propos :

*une pensée subite
floue
très vite une rivière*

écriture de l'eau (p. 144)



Qu'ils soient écrits d'après un micro-événement de la nature ou qu'ils rapportent une anecdote, les textes font ressortir une grande solidité qui se manifeste au cœur du présent, et au cœur de la présence qui est celle de l'écriture : « Une ligne traverse la page. J'éprouve chaque fois la même vastitude. Être seule avec le présent. Comprendre ce qu'il me demande. » (p. 163)

Cette présence trouve un écho dans le geste d'écrire qui n'est pas différent du geste de peindre :

*le pinceau vacille glisse entre les traits
cherche une sortie vers le ciel s'écoule dans
le temps des rivières des fruits des plantes
[...]
le calme comme une installation* (p. 81)

Si l'avant-dernière section (outre l'intéressant entretien avec l'auteure en fin de recueil), « Sauts », sorte de petit film qui met en scène un chanteur et une danseuse, me semble rompre avec le ton confidentiel de l'ouvrage, au final, ce dernier met en douce lumière une expérience intime du monde que l'écriture permet de communiquer en silence.

Il faut enfin souligner la facture visuelle du livre, qui sert à merveille ces poèmes fragiles et nourris d'espace ; on reconnaîtra à nouveau le travail des mains expertes des éditeurs du Passage, spécialistes du demiton, de l'évanescence, du presque rien. N'y a-t-il pas là quelques bonnes pistes vers une définition poétique du présent ?